

art press

MAI 2024 BILINGUAL ENGLISH / FRENCH

ADRIANO PEDROSA COMMISSAIRE À VENISE
PAVILLONS : NOTRE CHOIX
JULIEN CREUZET INTERVIEW PAR B. BLISTÈNE
PIERRE HUYGHE À LA PUNTA DELLA DOGANA
ANDRÉ MASSON VALÉRIE JOUVE
ART & SPORT TINA TUNNEY
CLAUDE SIMON GENET DELIA

**BIENNALE
DE VENISE**

521

DOM 9708
BEL 9308
JAP 9308
USA 9308

M 08242 - 521 - F - 7,50 € - RD



Mensuel bilingue paraissant le 25 de chaque mois
Is published monthly

8, rue François-Villon, 75015 Paris
Tél (33) 1 53 68 65 65 (de 9h30 à 13h)
www.artpress.com

* e-mail : initiale du prénom.nom@artpress.fr

Comité de direction : Catherine Francblin, Guy Georges Daniel Gervis, Jacques Henric, Jean-Pierre de Kerraoul Catherine Millet, Myriam Salomon

SARL artpress : Siège social 1, rue Robert Bichet 59440 Avesnes-sur-Helpe

Gérant-directeur de la publication : J.-P. de Kerraoul*

Directrice de la rédaction : Catherine Millet*

Rédacteur en chef adjoint : Étienne Hatt*

Conseiller : Myriam Salomon*

Coordinatrice éditoriale et digital manager : Aurélie Cavanna*

Assistante de direction : Mariia Rybalchenko*

Système graphique : Roger Tallon (†2011)

Maquette / système graphique :

Magdalena Recordon, Frédéric Rey

Traduction : Juliet Powys, Felix Macherez, Laurent Perez

Collaborations : C. Catsaros, C. Le Gac (architecture)

J. Henric, Ph. Forest (littérature), J. Aumont

F. Lauterjung, J.-J. Manzanera, D. Païni (cinéma)

A. Bureaud, D. Moulon (nouvelles techs), J. Bécourt

J. Caux, M. Donnadieu, L. Goumarre, C. Kihm

F. Macherez, L. Perez

Correspondances : Bordeaux: D. Arnaudet

Marseille: R. Mathieu, Rennes: J.-M. Huitorel

Barcelone: A. Le Génissel, Berlin: T. de Ruyter

Bruxelles: B. Marcelis, Hong Kong: C. Ha Thuc

New York: E. Heartney, F. Joseph-Lowery, R. Storr

Publicité / Advertising :

Katia Mesbah / publicite@artpress.fr
(33) 1 53 68 65 82

Agenda : Christel Brunet*

Diffusion / Partenariats :

Fanni Boldog* (33) 1 53 68 65 78

Abonnements / Subscriptions orders :

(33) 3 27 61 30 82 (Alice Langella)

serviceabonnements@artpress.fr

France métropolitaine 73€ / Autres pays 89€

Impression : Rotimpres (Espagne)

Origine papier: Couché demi-mat 90gr UPM star Silk

pâte mécanique: Finlande

Contact distribution: Cauris Media (01 40 47 65 91)

Dépôt légal du 2^e trimestre 2024

CPPAP 0424K84708

ISSN 0245-5676 (imprimé) - ISSN 2777-2306 (en ligne)

RCS Valenciennes 318 025 715

Couv. : Julien Creuzet. (Ph. Virginie Ribaut Studio ; Court. l'artiste, Mendes Wood DM, DOCUMENT et Andrew Kreps)

© ADAGP, Paris, 2024, pour les œuvres de ses membres

ÉDITO

- 5 **Du statement au statut**
From Statement to Status
Étienne Hatt

INTRODUCING

- 6 **Anne-Lou Buzot**
Étienne Hatt

CHRONIQUES / COLUMNS

- 11 **Trop de blanc aveugle**
Too Much White Blinds
Catherine Millet
- 15 **Valérie Jouve, place à l'image**
Giving a Place
Aurélie Cavanna
- 19 **Catalogue Tina Modotti**
Colin Lemoine

WEEK-END

- 22 **Wing's Castle**
Frédérique Joseph-Lowery

ACTUALITÉS / SPOTLIGHTS

- 26 **Olympiques** Olympics
Étienne Hatt
- 30 **William Anastasi, conceptuel**
inclassable An Uncategorisable
Conceptualist
Interview d'Erik Verhagen
par Enrico Camporesi

DOSSIERS

- 34 **60^e BIENNALE DE VENISE**
60TH VENICE BIENNALE
- 36 **Adriano Pedrosa, «étrangers partout»**
"Foreigners Everywhere"
Interview par Massimiliano Gioni
- 44 **Julien Creuzet** France
Interview par Bernard Blistène
- 52 **Jeffrey Gibson** États-Unis
Frédérique Joseph-Lowery
- 54 **Everything Precious Is Fragile** Bénin
Madeleine Filippi
- 56 **Kapwani Kiwanga** Canada
Interview par Francesca Pietropaolo
- 60 **Pierre Huyghe** Punta della Dogana
Paul Ardenne
- 62 **Masson et l'origine**
And the Origin
Didier Ottinger

69 EXPOSITIONS / REVIEWS

Etel Adnan Giovanni Anselmo **Victor Brauner** Tishan Hsu **Clément Bagot** Power Up **Artistes et paysans** Coming Soon **Bruno Rousset** Laurent Millet **Mohamed Bourouissa**

82 AGENDA

85 LIVRES

Jean Genet, le sacré et le mal Paul Morand, journal de guerre **Ryoko Sekiguchi, l'odeur des jours** Paloma Hermina Hidalgo, avec, sans la mère **Simon Johannin, notre vital apprentissage** Noël Herpe, *queer* et vieilles dentelles **Olivier Rachet, pour une jouissance textuelle** Claude Simon, archives, art et littérature **Michel Tapié, «si nous parlions d'autre chose»** Cinéma d'animation, un art de la métamorphose continue

96 Comptes rendus

98 **LE FEUILLETON DE JACQUES HENRIC**
Charlotte Delbo

À VENIR, ARTPRESS N°522, JUIN 2024

Grande interview Matthew Barney
Pier Paolo Pasolini au Nouveau Musée national de Monaco **Dossier arts sonores**
Hervé Di Rosa June Crespo **Daniel Pommereulle...**

PLUS, SUR ARTPRESS.COM

À découvrir sur notre site, la série «Art & Sport», des échos au numéro, nos Flashbacks en archives, Chefs-d'œuvre du moment, Points de vue, ainsi que nos reviews spectacle vivant et expositions...



Punta della Dogana

PIERRE HUYGHE

Paul Ardenne

■ « Liminal » désigne « ce qui est au niveau du seuil de perception, ce qui est tout juste perceptible ». Ce terme donne son titre à l'exposition que Pierre Huyghe propose dans la quasi totalité de la monumentale Punta della Dogana (Pinault Collection, 17 mars-24 nov. 2024, commissariat Anne Stenne). Cette présentation immersive prend le parti du parcours continu, salle à salle, dans une obscurité qui gomme repères, distances et seuils : un théâtre nocturne, la mise en scène d'un méta-monde. *Liminal*, ce sont à la fois de nouvelles créations et des productions déjà vues, le tout entrelacé dans ce parcours où chaque proposition fait écho à la suivante. Premier moment, la confrontation avec l'image géante, spectrale, composée par une intelligence artificielle (IA), d'une femme nue errant dans un univers vide (*Liminal*, 2024). Son visage est caché, comme l'est un peu plus loin la face de ce singe de *Human Mask* (2014), filmé dans les ruines d'un restaurant de Fukushima où il répète d'inutiles attitudes humaines. Plus loin encore, ce sont un curieux totem captant tout ce qui émet dedans et dehors (*Portal*, 2024), une batterie d'ordinateurs clignotant dans la pénombre, des aquariums avec animaux marins et copies de créations artistiques (*Zoodram*, 2013-15), des moustiques piégés dans l'ambre en train de s'accoupler voici un million d'années (*De-extinction*, 2014).

Concaténation facile, accumulation d'images allégoriques qu'il revient au spectateur d'appareiller ? En vérité, tout se tient, se répond, ce à quoi l'ordinateur concourt en régulant le rythme des projections et des effets visuels. Le point de fusion de cet ensemble ? Le troublant film *Camata* (2024), autogénéré informatiquement et centré sur le rapport humain-machine, au bénéfice de cette dernière. Le squelette d'un inconnu, dans le désert d'Atacama, un des plus inhospitaliers du monde (métaphore aiguë des effets annihilateurs du réchauffement climatique), assiste à l'activation d'un curieux bras mécanique opérant diverses ponctions – de pierreaille, de bijoux insolites – sans toucher à ce qu'il y a d'humain dans le périmètre : figure d'impureté ou symbole de la finitude ultime de notre espèce, au choix.

CATHÉDRALE MÉTAPHYSIQUE

Le décor ainsi planté, de l'ordre, osera-t-on dire, de la « cathédralisation » dense en métaphysique, qu'en retenir ? On jouit d'abord du puissant effet de déréalisation ouvert à l'interprétation : on navigue ici dans un temple du futur possible ou du présent non encore perçu en profondeur, en filigrane du réel. Dans ce *naos* où défile, par séquences, le destin de notre humanité entre peurs primitives (devenir-néant, découplage d'avec le monde) et

abandon à la technologie et ses pouvoirs insensés d'artificialisation et reconfiguration de nous-mêmes, le visiteur expérimente aussi une désorientation à la fois cruelle et douce. Cruelle ? Femme nue mais conçue par une IA, squelette d'un inconnu, singe qui s'assimile et « joue », masqué, à l'humain, sans oublier ce couple de vraies personnes déambulant dans l'espace, énigmatiques Adam et Ève de la fin des temps anthropiques, également masqués... Pas sûr que les humains peuplant cette nouvelle Caverne platonicienne, qui nous *démentent*, soient encore des humains. Et douce ? L'envoûtement, le caractère hypnotique des nappes sonores baignant l'exposition, la beauté sidérante de ce spectacle ne demandent qu'à être incorporés, comme une affaire personnelle, pour nous réconcilier paradoxalement avec notre intériorité pensive et ce sens aigu de la transcendance qui nous grandit.

Dernier point, pour nous qui sommes les derniers Terriens en date (et peut-être les derniers tout court si l'on en croit les tenants de la colapsologie) : *Liminal*, *storytelling* plasticien d'un devenir humain problématique, n'est rien de moins qu'un récit contemporain plausible de la fin d'un monde, celle de l'anthropocène à bout de ressources naturelles mais surdotée en ressources techniques : le fruit de notre impénitente et indomptable modernité. Le temps que dure la visite, celui d'un long métrage qui pourrait être *Interstellar* (2014) de Christopher Nolan, est le temps d'une confrontation avec la fatigue du monde, une balade au cœur de ses sursauts technologiques, tandis que science et machines ordonnent une réalité devenue insensée où nous naviguons à vue. La fin du monde selon Pierre Huyghe n'est pas affaire d'astéroïdes

frappant notre planète, pas plus que de pandémies tueuses. Advient-elle dans nos imaginaires, c'est sous l'espèce sublime d'un *space opera* post-humain d'une profondeur abyssale, prodigue d'une fabuleuse mélancolie. ■

Paul Ardenne est écrivain et historien de l'art.

"Liminal" is defined as "of, relating to, or situated at a sensory threshold: barely perceptible or capable of eliciting a response." This term gives its title to the exhibition that Pierre Huyghe is presenting across almost the entirety of the monumental Punta della Dogana (Pinault Collection, March 17th—Nov. 24th, 2024, curated by Anne Stenne). This immersive presentation takes the form of a continuous circuit, room by room, in a darkness that erases landmarks, distances and thresholds: a nocturnal theatre, the staging of a meta-world. *Liminal* is a mix of new works and previously-exhibited productions, all interwoven in a circuit in which each proposal echoes the next. At the entrance, visitors are confronted by a giant, spectral image, composed by an artificial intelligence (AI), of a naked woman wandering in an empty universe (*Liminal*, 2024). Her face is hidden, as is the face of the monkey in *Human Mask* (2014), filmed repeating futile human gestures in the ruins of a Fukushima restaurant. Further on, there is a curious totem pole that captures everything that emits signals, both inside and outside (*Portal*, 2024), a battery of computers flashing in the half-light, aquariums containing marine animals and copies of artistic creations (*Zoodram*, 2013-15), and mating mosquitoes trapped in amber from a million years ago (*De-extinction*, 2014).

An obvious concatenation, an accumulation of allegorical images which the spectator is left to piece together? In truth, everything fits and responds to each other, and the computer helps by regulating the rhythm of the projections and visual effects. The melting point of the exhibition is the disturbing, computer-generated film *Camata* (2024), centred on the human-machine relationship, to the benefit of the latter. The skeleton of an unknown man in the Atacama Desert, one of the most inhospitable in the world (an acute metaphor for the annihilating effects of global warming), witnesses the activation of a curious mechanical arm performing a variety of punctures—of scrap metal, of unusual jewellery—without touching anything human within the perimeter: a figure of impurity or

a symbol of the ultimate finitude of our species, the choice is left to us.

METAPHYSICAL CATHEDRAL

Now that the scene has been set, what can we learn from this metaphysically dense "cathedralisation"? First of all, there is a powerful effect of derealisation, open to interpretation: we navigate in the temple of a possible future or of a present, implicit in reality, that has not yet been perceived in depth. In this *naos*, where sequences unfold the destiny of humanity between primitive fears (becoming nothingness, decoupling from the world) and surrendering to technology and its insane power to artificialise and reconfigure us, visitors also experience a disorientation that is both cruel and gentle. Cruel? A naked woman conceived by an AI, the skeleton of a stranger, a masked monkey that assimilates and "plays" at being human, to say nothing of this couple of real people, also masked, wandering in space like an enigmatic Adam and Eve from the end of anthropic times... It's not certain that the humans populating this new Plato's Cave, and who *believe* us, are still human. And gentle? The bewitchment, the hypnotic character of the layers of sound in which the exhibition is steeped, the staggering beauty of this show are all there to be incorporated, as a

personal matter, to paradoxically reconcile us with our pensive interiority and the acute sense of transcendence that elevates us.

One final point, for those of us who are the last Earthlings to date (and perhaps the last ever, if the proponents of collapsology are to be believed): *Liminal*, the visual storytelling of a problematic human future, is nothing less than a plausible contemporary account of the end of a world, that of the Anthropocene, which has exhausted its natural resources but is over-endowed with technical ones: the fruit of our unrepentant and indomitable modernity.

The duration of the visit, that of a feature film that could be Christopher Nolan's *Interstellar* (2014), is the opportunity for a confrontation with the fatigue of the world, a stroll through the heart of its technological surges, whilst science and machines order a reality that has become senseless and through which we are navigating by sight. Pierre Huyghe's vision of the end of the world is not about asteroids hitting our planet or killer pandemics. If it does come to pass in our imaginations, it is in the sublime guise of an unfathomably deep, post-human space opera, lavish with fabulous melancholy. ■

Translation: Juliet Powys

Paul Ardenne is a writer and art historian.



De gauche à droite from left: *Camata*, 2024.

Liminal (temporary title). Depuis 2024. (Court.

l'artiste et Galerie Chantal Crousel, Marian Goodman Gallery, Hauser & Wirth, Esther Schipper, et TARO NASU; © Pierre Huyghe, by SIAE 2023)



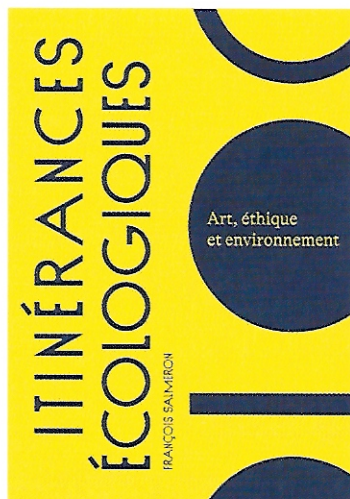
Laurent Cauwet (dir.)

Attaques#5

Les Presses du réel, « Al Dante »,
800 p., 39 euros

Pour qui s'intéresse à la poésie contemporaine, les éditions Al Dante constituent, depuis 1994, un lieu symbolique où s'élabore une certaine idée de la littérature reposant sur l'expérimentation formelle et la radicalité politique. Voici donc le cinquième numéro de sa revue *Attaques*. Par son volume conséquent, l'objet a quelque chose du pavé, c'est-à-dire du projectile jeté à la face d'un monde où, comme l'écrit Liliane Giraudon, on en revient toujours à : « la principale injonction/ faire du monde une galerie marchande. » Au seuil de ce numéro, Jacques Rancière explore « les frontières de la fiction ». S'appuyant sur Conrad et Michon, le philosophe postule qu'il serait permis de « voir dans les formes construites de la fiction littéraire une critique des fictions officielles qui, sous le nom de réalité, règlent l'ordre social ». Construit selon un principe de décloisonnement disciplinaire, *Attaques* substitue au régime de croyance capitaliste une pluralité de voix, de formes et de discours. Pierre Chopinaud : « Avec la division globale du travail, outre anéantir des mondes innombrables, le Capital a formé un *lumpenprolétariat* qui traverse les mers, les terres, les océans [...] ». Didi-Huberman soulignait déjà, dans *Passer, quoi qu'il en coûte* (2017), qu'il convenait de parler d'une crise de l'hospitalité en Occident. *Attaques* présente alors un important dossier sur l'expérience des exilés en France. Cette hétérogénéité disciplinaire informe certaines écritures poétiques. Marius Loris propose par exemple une « histoire secrète de la révolution » sous forme de montage documentaire, tandis que Virginie Lalucq exploite, pour « Cocktail Minotaure », les archives judiciaires des années 1950, afin de constituer une archéologie des modalités de maintien de l'ordre en France. Poésie et sciences sociales s'y combinent ainsi de manière passionnante, pour sonder le présent.

Félix Gatiér



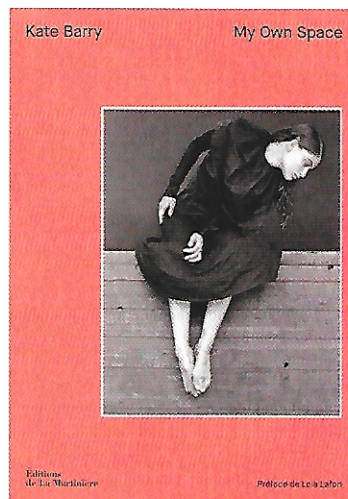
François Salmeron

Itinéraires écologiques

Les Presses du réel, 272 p., 29 euros

Sous-titré « Art, éthique et environnement », cet ouvrage amplement illustré et accompagné de notices, est le compte rendu argumenté d'une mission de l'auteur en région Occitanie, dans le cadre d'une résidence à la Caza d'Oro – Centre international d'art contemporain, établie au Mas-d'Azil, en Ariège. François Salmeron y prend connaissance, dans leur détail et sur site, d'une vingtaine de créations artistiques dont le mobile principal est la question de l'environnement envisagée au regard, dans certains cas, de préoccupations locales. Sa pérégrination l'emmène des Pyrénées aux Préalpes et à la région toulousaine élargie, en des lieux parfois reculés, à la rencontre d'artistes toujours impliqués dans leur entreprise, peu soucieux pour la plupart de reconnaissance publique et œuvrant avant tout de manière « éthique », pour le bénéfice du bien commun, et pas seulement à des fins esthétiques. L'intérêt de l'ouvrage est double. D'abord, au regard de l'inventaire raisonné qu'y trouvera le lecteur en quête d'information sur la création artistique dite « écologique », en cours de constitution, sorte d'art sans modèle dont les grandes créations, sauf exceptions, sont encore à venir. On en retrouve ici quelques représentants inspirés, Cellule A. ou encore Érik Samakh, des acteurs dont l'engagement en faveur de l'environnement implique une fusion sensible comme pratique, permaculturelle, avec et dans le paysage. Le second intérêt du recueil réside dans l'analyse que mène François Salmeron sur la teneur philosophique de la pensée écologique, riche déjà d'une longue histoire théorique mais non toujours exempte de préjugés, de simplifications et de dispositions consensuelles peu compatibles avec la complexité du monde. Le signe d'une pensée éclairée, prospective autant que prudente, en un mot lucide.

Paul Ardenne



Kate Barry

My Own Space

La Martinière, 256 p., 34,90 euros

Le musée Nicéphore Niépce de Chalon-sur-Saône a été le lieu, de juin à septembre 2023, d'une exposition des photos de Kate Barry. À cette occasion, les éditions de La Martinière ont publié, sous la direction de Sylvain Besson, un magnifique album, préfacé par Lola Lafon, consacré à l'œuvre de la photographe. Exposition qui a eu récemment son prolongement, sous son même titre, *My Own Space*, au Quai de la photo à Paris (de décembre 2023 à mars 2024). Cet album est l'occasion de découvrir quelle grande artiste de la photo fut Kate Barry. Rappel biographique, qui éclaire ce que furent les débuts de sa carrière : Kate Barry est la fille de Jane Birkin, demi-sœur de Charlotte Gainsbourg et de Lou Doillon. Ses premières photos des années 1995-96 sont de beaux et émouvants portraits de son entourage familial. Puis, très vite, les grands magazines de mode font appel à elle. Ses photos de mannequins et top models (Reine Graves, Laetitia Casta, Monica Bellucci...), des stars de son temps (Catherine Deneuve, Juliette Gréco, Emmanuelle Béart, Sophie Marceau...) lui apportent la notoriété. Beaucoup d'entre elles ont témoigné de ce que fut le travail avec Kate Barry, et ont évoqué sa personnalité, « grâce et profondeur » pour Catherine Deneuve, « je pense à sa douceur », Isabelle Huppert, Reine Graves : « Kate au cœur gros, grand et noble. » Précieuses qualités qui, après ses succès, l'ont amenée à développer, face à la nature ou dans les villes visitées en compagnie de Jean Rolin, une œuvre plus personnelle, « délicate, fragile », selon Sylvain Besson, un travail « où ses inquiétudes et ses silences s'expriment le mieux ». C'est dire avec tact ce que furent les dernières années de sa vie (le beau texte de Reine Graves en donne idée), qui prirent fin tragiquement le 11 décembre 2013.

Jacques Henric



Bruno Richard

Elles sont de sortie n°100

United Dead Artists, 1008 p., 35 euros

Bruno Richard est un artiste à classer dans le genre expressionniste, celui d'Erich Heckel ou d'Ernst Ludwig Kirchner, mais à la sauce punk. *Elles sont de sortie*, publication initiée en 1977 par Bruno Richard et Pascal Doury a paru en pleine *punkitude*, peu après celles du groupe Bazooka. Ils affectionnent particulièrement les représentations sado-maso, pornographiques ou bien les *écorchées* – au féminin –, car ils mettent en scène des figures féminines subissant un traitement au moins aussi brutal que celui des *Women of De Kooning*. Par ailleurs, comme ce dernier, Bruno Richard n'a pas encore été rattrapé par la patrouille qui a anathémisé Picasso et Gauguin : un *revival* des bûchers d'œuvres païennes, organisés par le frère Jérôme Savonarole dans la Florence du 15^e siècle, semble être en passe d'advenir, au nom du pur et du règne du premier degré. Cette grosse bible satanique de Bruno Richard contient des reproductions de dessins (plume et encre de Chine) en *all over* sur un papier de BD de gare accentuant le côté *trash*. Plusieurs époques de l'artiste y sont représentées. L'absence de légendes réserve ces expertises aux connaisseurs. C'est chaque fois époustoufflant d'inventions graphiques et formelles, inventions qui ont dû être bien observées par Raymond Pettibon, par exemple. Parce que Bruno Richard est reconnu et apprécié depuis le début des années 1980 dans de nombreux pays, et en particulier aux États-Unis. Cet OPNI (Objet Publié Non Identifiable) est très « porno chic », avec une couverture toilée rouge, frappée en creux d'une couleur argent, révélant le dessin d'un visage féminin. L'intérieur, comme on l'a vu, est imprimé sur un papier léger très ordinaire avec ces merveilleuses transparences absolument honnies par toute l'édition d'art. Ne pas mettre toutes les mains entre ce bouquin.

Philippe Ducat